

De la biennale trop sage... à la documenta glaciale!

Sylvie Ferré

Numéro 69, hiver 1998

Paysages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ferré, S. (1998). De la biennale trop sage... à la documenta glaciale! *Inter*, (69), 77-79.

De la biennale trop sage... à la documenta glaciale !

Sylvie FERRÉ

De Venise...

La quarante-septième biennale de Venise a ouvert ses portes avec modération le dimanche 15 juin sous le titre *Futur, Présent, Passé*. Soixante-dix artistes du monde entier sont invités, en plus de ceux des divers pavillons nationaux, et quelques expositions dispersées aux quatre coins de la lagune complètent la manifestation, en moins grand nombre toutefois que les années précédentes.

Organisée en cinq mois et avec un budget réduit de 27,2 millions de francs (trois fois moins d'argent que celle montée par Jean CLAIR en 1995) par le Génois Germano CELANT, critique, historien de l'art, promoteur de l'arte povera dans les années soixante, conseiller au Musée Guggenheim à New York et directeur de la biennale de la Mode à Florence, elle correspond à la vision d'un individu qui nous invite à partager les raisons de ses engouements en montrant le travail des artistes qui le passionnent — trois générations depuis les années soixante — sans en exclure pour autant la réflexion critique. Ce n'est pas la différence de génération entre les artistes qui permettra d'appréhender les œuvres mais plutôt ce que celles-ci pourront apporter au langage de l'art.

Le pavillon italien présente entre autres Mario MERZ et Giulio PAOLINI pour l'arte povera ; ce dernier ainsi qu'Agnes MARTIN remporteront le Lion d'Or en raison de leur âge respectable.

Une étonnante sculpture de Tony CRAGG entièrement recouverte de milliers de dés gagne l'attention d'un public emporté dans la fièvre du marathon vénitien.

On notera aussi la présence trop rare et pour la première fois à Venise de l'artiste John BALDESSARI avec une série de photos très caustiques.

Anselm KIEFER est à l'honneur cette année avec une gigantesque belle pièce dans ce pavillon et une exposition au Musée Correr, place Saint-Marc, mettant en évidence 50 œuvres, résultat de sa recherche sur la dialectique Ciel-Terre.

Marina ABRAMOVIĆ dans le sous-sol du bâtiment retient les spectateurs pendant sa bouleversante performance, malgré l'odeur écœurante des os énormes qu'elle frotte avec une brosse jusqu'à les blanchir de tout morceau de chair tout en psalmodiant une litanie quasi incantatoire. Une vidéo complète son action qui s'intitule *Balkan Baroque* où, habillée en infirmière, elle raconte une étrange histoire : comment les Balkans tuent les rats pour les transformer en Rats-Loups. La performance a lieu toutes les après-midi pendant trois jours. Elle sera récompensée pour cette intervention par le Prix international de la Biennale.

Aux Corderies, le ton est plus actuel avec les jeunes artistes. Il y a plus de vidéos et d'arrogance et la sélection laisse apparaître les préoccupations des artistes des années quatre-vingt-dix.

Marco BAGNOLI projette sur le mur une forme détournée d'une sculpture par un miroir parabolique.

Ilya KABAKOV cosigne avec Emilia *Nous étions à Tokyo*, et nous promène sur un pont de bois sous une pluie de confettis restant longtemps dans les cheveux ou les chapeaux — n'oublions pas que nous sommes à Venise !

L'Espagnol Juan MUNÓZ a installé un groupe de sculptures de Chinois, dont l'un détaché du lot est penché sur un miroir, se parlant à lui-même ; un mécanisme articule discrètement la bouche en un rire silencieux et permanent.

Marie-Ange GUILLEMINOT montre dans un stand comment faire un sac à dos avec une paire de collant (Mention spéciale du Jury).

L'Écossais Douglas GORDON oblige le visiteur à lire en 30 secondes sous l'éclairage blafard et intermittent d'une ampoule un texte racontant l'expérience d'un savant qui a voulu échanger avec un condamné à mort fraîchement guillotiné ! (Prix 2000)

La vidéo de la Suisse Pipilotti RIST enchante le spectateur. En jeune femme douce, souriante, elle marche lentement, une tige d'aloès à la main, et elle fracasse en jubilant les vitres des voitures qu'elle croise sur son passage. Un gendarme apparaît derrière elle, tranquillement arrive à sa hauteur et lui accorde un grand sourire et un petit signe bienveillant de la main alors qu'elle vient de casser sa quatrième vitre (Prix 2000).

Sam TAYLOR-WOOD, jeune Anglaise, a installé trois vidéos dans une pièce rectangulaire. La plus large représente une salle de chaque côté, un homme et une femme face à face assis dans la même salle de restaurant, on le devine. Gros plan sur le visage de la femme qui pleure, et en face gros plan sur les mains de l'homme inaudibles, mais la justesse et l'émotion que dégagent les gestes excédent n'importe quel dialogue. Nous assistons à une scène de rupture dont l'intensité est presque insurmontable (l'artiste gagnera le prix Illicafé).

Quant aux pavillons nationaux, ils ne présentent pas cette année les innovations attendues, il y a du rattrapage dans l'air. Quelques curiosités cependant.

Le pavillon autrichien nous livre des piles et des piles de catalogues sur le groupe de Vienne : Friedrich ACHLEITNER, H.C. ARTMANN, Konrad BAYER, Gerhard RÜHM, Oswald WIENER, sous le titre *A moment of modernity 1954-1960/The visual works and the actions*. Chacun est invité à se servir, le poids de la culture ne compte pas : 3,5 kg.

Le Canadien Rodney GRAHAM s'intéresse depuis toujours à la pensée freudienne et nous présente son dernier court métrage en 35 mm et en couleur. Après avoir transformé le pavillon en une hutte rustique, il apparaît déguisé en bourgeois anglais du XVIII^e siècle, inconscient sur une plage de sable blanc avec pour tout compagnon un tonneau et un perroquet bavard.

Après un long moment Robinson Crusoe ouvre un œil, regarde autour de lui, se dirige vers le cocotier tout proche, le secoue pour en faire tomber le fruit. Résultat, il le prend sur la tête et replonge dans son absence. Rire des visiteurs... Sous le titre *Vexation Island*, GRAHAM a adapté l'histoire du naufragé pour qu'elle reflète la condition de l'homme moderne.

La République de Géorgie présente un artiste hors du commun. Gia EDZGVERADZE, performeur, ancien membre de l'association des artistes d'URSS, qui vit actuellement à Dusseldorf et présente une des rares installations audacieuses que l'on pourrait qualifier d'avant-garde, sous le titre *My father told me...* dont les lettres sont brûlées et gravées dans l'herbe ; l'artiste s'interroge : « I am still young, full of strength to change something. But what to change... ? »

Fabrice HYBERT, désigné pour le pavillon français, a remporté le grand prix du meilleur pavillon national, en le transformant en un lieu de production et de diffusion d'émissions de télévision ouvert au et sur le monde. Dans ces coulisses

ouvertes au public seront retransmis débats sur l'art, la culture, la mode et l'actualité ainsi que le télé-achat de Elian PINE CARRINGTON, célèbre transformiste, où la diva teste les prototypes en fonctionnement de Fabrice HYBERT entre deux performances de l'homme-objet MADE IN ERIC, synthèse réussie de l'art corporel et du ready-made.

Le pavillon espagnol a choisi de montrer les objets-poèmes ironiques et critiques du célèbre poète Joan BROSSA, précurseur dans les années quarante par ses spectacles-actions de celles des années cinquante et soixante. C'est un grand moment lorsqu'il écrit sur l'un des murs du pavillon « le futur et le passé sont les choses du présent ».

Il est temps de quitter les Giardini pour découvrir en sortant du vaporetto au détour d'un canal, d'une église ou d'un petit pont les expositions diverses souvent convaincantes organisées en parallèle ou à l'encontre de la Biennale.

Sur la Giudecca, petite île devant Venise, Alastair MacLennan expose à la galerie Nuova Icona. L'Écossais qui vit en Irlande et enseigne à l'Université de Belfast a réalisé là une installation intermédia qui est le témoignage immortalisant les noms de tous ceux qui sont morts pendant les « Troubles » de l'Irlande du Nord de 1969 à nos jours. Les noms inscrits sur papier rhodoïd sont fixés au mur de façon très minimaliste, accentuant l'écho sonore, résonance d'une mélodie funèbre. Seules quelques cicatrices marquent de façon discrète mais intense l'espace : une prothèse de jambe dans un coin, un lit-sépulture écrasé par une poutre, de petits chaussons d'enfants perdus. Derrière une porte à peine entrebâillée, on découvre si on la pousse, dans un espace réduit et sombre, Alastair assis, immobile, face à une chaise vide, un bocal dans les mains remplis d'effets de bambins, qui intensifie par sa performance le sens de l'installation.

À côté de l'Arsenal, une exposition d'art suédois regroupe neuf artistes choisis par Bo NILSSON, proposant diverses positions artistiques actuelles, insolites et libres de tout contexte vénitien.

Minimalia, orchestré par l'historien de l'art Achille BONITO OLIVA, propose un parcours haut en couleur de l'art italien depuis Giacomo BALLA... jusqu'à la Trans-avant-garde au palais Querini Dubois.

Modernistes/Memories, travaux récents d'artistes du monde islamique, est un projet sans précédent, de l'Indonésie au... Canada, 13 artistes montrent les différentes tendances d'un dialogue tenant compte des pluralités et des diverses expressions culturelles dans les sociétés musulmanes.

La République populaire de Chine est présente aussi pour la première fois avec 13 peintres aux styles divers.

Au palais Vendramin le Portugal montre les peintures de Juliao SARMENTO dont la violence ou l'érotisme des gestes des trois femmes qui y sont représentées et les objets présents suggèrent l'existence de CASANOVA, dont le séjour à Venise a laissé des tracas légendaires.

[photos] 1 : Alastair MacLENNAN, *Body of (D) Earth*. 2 : Marina ABRAMOVIĆ, *Balkan Baroque*. 3 : Raymond HAINS, *Portrait of Iris Clert*. Réalisation : Éric FABRE. 4 : Carsten HÖLLER et Rosemarie TROCKEL, *A House for Pigs and People*, 1997. 5 : CHEN Yan Yin, *Discrepancy between or idea*, 1997. 6 : Oleg KULIG, *Deep into Russia*. Ph. : Sylvie FERRÉ

Dans un ancien couvent bénédictin qui fut le siège du séminaire des doges de 1579 à 1591, Erik DIETMAN expose 200 sculptures de verre réalisées au Centre national de recherche sur le verre et les arts plastiques de Marseille. Ces pièces nous le révèlent une fois encore dans toute la fantaisie, la poésie, la singulière tristesse et l'humour tendre ou féroce qui font partie intrinsèque de sa vie.

La plus déconcertante de toutes les installations de cette 47^e Biennale est celle du performeur russe, Oleg KULIG, montrée sous le titre *Europarte* avec les travaux de cinq autres artistes par la Fondation Belvicqua La Mosa. En clown de la catastrophe, il frôle dans son travail les limites du « théâtre de la cruauté ». Dans ses performances KULIG recherche un partenaire sexuel d'un autre type biologique que le sien : chien, vache, veau... Façon de vouloir renaître sous une forme nouvelle, KULIG se trouve dans l'obscurité du vagin d'une vache, au plus profond de la Russie, invitant le spectateur-voyeur à visionner sa vidéo à travers le derrière de cette même vache.

L'installation est réussie, les spectateurs attendent leur tour pour voir à l'intérieur des trois vaches alignées. Un petit cahier de croquis et un montage photo montrent certains plans de la vidéo, avertissant ainsi le public et lui signifiant que le choix de regarder reste toujours une liberté individuelle.

Les réactions sont vives, les refus nombreux et comme c'est le clou de ce Luna-Park vénitien — titre la *Stampa* — cela en sera aussi la fin.

... à Kassel

Dans un autre genre, Catherine DAVID à Kassel, ancienne conservatrice à Beaubourg, puis au Jeu de Paume et commissaire d'une vingtaine d'expositions, a littéralement glacé les journalistes dès la conférence de presse en les agressant de façon scandaleuse.

Après l'avoir vu lire son texte d'introduction, farci de citations (où elle admet le constat de Jean CLAIR et de BAUDRILLARD sur l'art contemporain...) et plein de prétention théorisante, déjà présente dans le dossier de presse, quelle ne fut pas notre surprise de la voir s'énerver et répondre avec mépris et arrogance aux questions courtoises qui lui étaient posées !

Parmi les 2500 journalistes présents donnant « une atmosphère festival de Cannes », beaucoup sont partis en plein milieu après avoir appris que l'un des leurs sans qu'on en connaisse la raison avait été interdit de *Documenta*, le café et les bretzels étant, certes, plus attrayants.

Elle a ainsi donné le ton, et si « elle s'est engagée corps et âme pendant trois ans (ce qui vu la pauvreté du résultat paraît énorme) avec beaucoup d'ambition et des critères très sévères et à la fois très ouverts afin de dépasser le stade de la consommation de l'art », il reste que cette dixième *Documenta*, reflet des années soixante et

soixante-dix, ne peut en aucun cas établir un constat ou un état des lieux de l'art actuel ; c'est une épure, une théorisation, un questionnement politique et esthétique où pendant 100 jours des intellectuels philosophes, critiques, sociologues, économistes et artistes viendront débattre avec le public des problèmes de la mondialisation...

Cent vingt artistes sont rassemblés en plusieurs lieux et le parcours historique et urbain se visite selon un ordre précis, à l'aide bien sûr du précieux guide et du plan de la manifestation, qui n'éviteront pourtant pas de passer à côté de nombreuses œuvres sans les voir, l'économie de toute signalétique sur place ayant été faite.

À la Kulturbahnhof, lieu déjà investi en juillet 1992 pendant 9 jours par l'artiste Jürgen O. OLBRICH vivant à Kassel pour une installation et des performances sous le titre *Life is Art Enough, The Nomads and The Red Readymade Train* (avec E. WILLIAMS, N. DLASSEN, W. HAINKE, C. GÜRTLERT, N. MONRO, G. POULS, W. KOCH, DOOS FOUNDATION, A. NOËL), le visiteur semble avoir quelque mal à repérer le travail in situ de certains artistes, surtout les herbes folles qui poussent entre les rails d'un chemin de fer de l'artiste autrichien Lois WEINBERGER.

Le container abandonné en bout de quai est l'œuvre de l'Israélienne Sigalit LANDAU, qui invite le spectateur à pénétrer et escalader un monticule en fer en s'accrochant aux poignées encastrées dans le mur jusqu'à une alvéole située au plafond, et l'on réalise alors que l'on a la tête dans le trou d'évacuation d'un WC turc. Effet saisissant à souhait !

« L'art est quelque chose d'esthétique qui flatte les sens comme la cuisine », déclare Matthew NGUI de Singapour qui intègre la nourriture à son œuvre. *You can order a delicious poh-piah* est une installation-performance, où chaque participant introduit son propre scénario dans le jeu. Un système sophistiqué de tuyaux véhicule les informations d'une pièce à l'autre, et à l'autre bout l'artiste utilise le clavier de l'ordinateur pour répondre et taquiner par ses interrogations amusantes. L'art doit donner du plaisir, et seuls ceux qui auront manifesté leurs souhaits à ses tubulures pourront déguster les fameuses crêpes farcies qu'il viendra préparer devant eux.

Feng MENGBO vient de Chine et nous invite à aller jouer avec lui. Grâce à l'ordinateur, l'on découvre tout un montage animation-vidéo extrêmement ludique et drôle et l'on devient soi-même le propre animateur de ce jeu en naviguant à son gré dans l'enfance, l'entourage familial, la vie quotidienne de l'artiste. Dommage qu'il ne soit référencé ni dans le guide, ni dans le catalogue et qu'on ne puisse trouver aucun renseignement précis sur lui et son travail, car c'est bien l'artiste le plus pertinent de cette X^e édition.

Le long de la Treppenstrasse, dans le souterrain, la jeune New-yorkaise Christine HILL a ouvert sa Volksboutique, copie du modèle berlinois, où tous les vêtements viennent de donations et peuvent être essayés, échangés, achetés. Volksboutique crée un espace de discussion et une situation d'échanges basés sur la présence physique des individus qui y ajoutent ainsi leur propre énergie.

Reléguée dans une vitrine, l'œuvre de Raymond HAINS — fabuliste et flâneur plein d'humour — s'inspire du rapprochement qu'il fait entre les deux villes de Kassel et de Cassel, située en France dans le Nord (Pas-de-Calais). Tissant des liens entre les choses et les noms, les lieux et l'histoire, il aménage dans un coin de magasin des photos du carnaval des géants prises à Cassel avec différents objets tous en relation plus ou moins directes avec ces deux villes. La surprise fut totale lorsque le public a vu arriver devant le Friedericianum, dans une atmosphère festive au son de la fanfare et sous l'œil malicieux de Raymond, une géante, sosie de la marchande Iris CLERT tenant en main l'allumette gigantesque, souvenir des pochettes d'allumettes des années soixante. Enfin un peu animation parmi l'austérité de la *Documenta* !

Dans le musée Friedericianum la prédominance de la photographie laisse peu de place aux œuvres plastiques.

Les toiles grand format en noir et blanc de l'Israélien David REEB dénoncent clairement la possibilité d'un autre conflit. Sous le titre *Let's have another war*, il montre la routine de l'arrestation, la banalité de l'oppression, la constance des affrontements en Israël, l'existence au milieu du danger. Il ose des rapprochements étonnants : collaborant le plus souvent avec le photographe Miki KRATZMAN, il se sert de la clarté de la photo de presse projetée et peint dessus, établissant ainsi le commentaire politique de l'endroit où il vit.

Les tableaux de Kerry JAMES MARSHALL, qui vit à Chicago, portent la réflexion sur les réalités existentielles des noirs et sur la place qu'ils occupent sur la scène politique, sociale et culturelle. Ces toiles d'allure naïve sont un véritable patchwork d'ironie critique récupérant l'iconographie d'un rêve social et la manipulation idéologique.

La vidéo de Johan GRIMONPREZ, né à Trinidad mais vivant à New York et en Belgique, démontre comment les médias modèlent aujourd'hui la culture, la réalité et l'histoire. *Dial H.I.S.T.O.R.Y* est en deux séquences de 50 minutes et fait le récit des scratches d'avions dans le monde, entremêlant des coups de feu de reportages, des films de science-fiction, et reconstituant des scènes filmées par l'artiste. Le son est le récit fictif inspiré par deux nouvelles de Don De LILLO, *White Noise* et *Mao II*, qui mettent en vedette le spectaculaire de notre culture-catastrophe, l'information n'étant qu'une forme de la fiction.



Les dessins animés angoissants du Sud-Africain William KENTRIDGE laissent apparaître progressivement la hantise de l'apartheid et le traumatisme de l'Holocauste. Les récits mélancoliques et tourmentés de *Felix in Exile* et *History of the Main Complaint* témoignent d'une profonde anxiété, d'une terreur secrète et sont une réflexion sur la responsabilité collective et individuelle et sur l'injustice. KENTRIDGE, incontestable découvre de cette *Documenta*, vit à Johannesburg.

Les *AZ Escape Vehicles* d'Andrea ZITTEL, jeune Californienne installée à New York, sont des capsules d'habitation inspirées du *mobile home*. Si elle en dessine l'extérieur, l'habitacle intérieur dépend essentiellement du goût et du choix du propriétaire (cuisine, salle de bain, bureau, salon, chambre). Ils peuvent voyager mais sont suffisamment petits pour rester dans une cour, ou un salon ou une autre pièce de la maison.

Ces objets-environnements sont « convenablement ambigus » pour jouer entre l'utilitaire et l'artistique, et poursuivent ainsi une tradition issue des différents mouvements modernes tels le Bauhaus ou le Constructivisme.

De la même génération, Olaf NICOLAÏ vit à Leipzig et à Berlin. Il observe le concept de collection comme un processus de production qui structure notre vie quotidienne et notre environnement. Examinant la différence entre nature et culture, il a mis au point avec un botaniste une façon d'utiliser des plantes pour construire un minuscule paysage sur cinq rochers volcaniques, exprimant ainsi la beauté de la nature à travers un procédé artificiel. Ces plantes continueront à pousser pendant tout le temps de l'exposition. Les murs sont recouverts d'un pictogramme de silhouettes de plantes, et d'une microphoto, tableau de lave volcanique représentant un paysage feuillu.

Dans un recoin du Friedericianum, Mariella MOSLER, artiste allemande, a installé sur le sol d'une petite pièce une œuvre éphémère et magique, des figures géométriques dessinées dans le sable.

L'Ottoneum, hormis les photos d'un Autrichien qui partage son temps entre le Japon et Vienne, laissera peu de traces. Edgar HONETSCHLÄGER s'est appliqué à confronter à Tokyo l'individualisme avec le conformisme. La chaise, symbole de pouvoir et d'autorité dans les cultures de l'Ouest, a récemment été introduite dans la culture japonaise, remplaçant peu à peu le traditionnel tatami. Au Japon, les mots *s'asseoir* et *posséder* sont étroitement liés. En invitant 14 personnes d'un statut social différent dans son studio à venir s'asseoir nues sur une chaise de leur choix, il a bouleversé le consensus, dévoilant ainsi leur vulnérabilité.

La Documenta Halle demeure un complexe fouillis en proie au vertige du virtuel où il faut retrouver une quinzaine d'artistes... uniquement sur ordinateur, où Tony OURSLER et Mike KELLEY ont choisi d'exposer ensemble. Mais hélas,

l'excellent travail de Tony OURSLER perd son humour mordant et sa force dans cette association, et l'on retiendra l'étrange lit-sculpture pour couper le cordon ombilical de l'Irlandaise Siobhan HAPASKA.

De l'Orangerie, pour terminer ce parcours réalisable en une seule journée, ce qui ne relève pas de l'exploit, il restera l'entrée de métro imaginée par Martin KIPPENBERGER tristement isolée sur le bord de la Fulda. De cet artiste provocateur, on aurait souhaité regarder beaucoup plus.

Notre trajet s'achèvera comme à Venise sur une rubrique animale grâce à Carsten HÖLLER et Rosemarie TROCKEL qui sur la thématique du cochon, vieil ami de l'homme depuis des milliers d'années, nous invitent à pénétrer dans une porcherie, à nous étendre sur un matelas étalé sur un plan incliné et à observer un troupeau de porcs à travers un miroir sans tain. De l'autre côté de la palissade, il faut monter sur un socle pour apercevoir ce qu'il y a dans l'enclos, c'est-à-dire les petits gorets, et pour découvrir son reflet dans le miroir derrière lequel nous étions vautés auparavant. Cette installation s'intitule *A House for Pigs and People*. Commentaire sur le voyeurisme.

Présentée hors *Documenta*, dans une église désaffectée, l'installation de Claude LÉVÊQUE, avec quelques voiles blancs transparents, des ventilateurs, un peu de vapeur et des bruits de moteur amplifiés, est une œuvre magnifique qui nous parle de la douceur des choses et de la violence diffuse, du rêve et de la dure réalité.

Il ne faut sous aucun prétexte rater la visite de l'école des Beaux-Arts de Kassel qui s'avère incontournable. Cette école extrêmement pointue dans son enseignement, avec un matériel de qualité fourni par les divers départements, offre aux 350 étudiants chanceux la possibilité de présenter leurs travaux dès l'ouverture des journées professionnelles. À retenir le *Wednesday Club* dont les huit membres ont demandé à de nombreux artistes internationaux de participer à leur projet de « Centre Commercial de l'Art » en leur faisant parvenir soit un sac à provisions à design artistique, ou un objet préféré de leur centre commercial le plus proche, un nombre illimité de sacs en papier, toile ou plastique courants. Le résultat est une immense pièce dont les murs sont tapissés d'objets incongrus reçus et une édition de deux boîtes TV/Culture/Livre qu'ils vendent 38 DM. Jeunes mais pas fous !

À signaler également l'exposition *Innenseite* (Intérieur), initiative de l'association Stoffwechsel et du professeur Hamdi el ATTAR qui enseigne l'histoire de l'art à l'Université de Kassel, qui montre 100 œuvres d'art réalisées par des artistes d'Europe, d'Asie, d'Amérique latine et d'Australie, sous forme d'installations en intérieur ou en extérieur, de peintures ou de sculptures.

Parmi les 40 installations retenons la vidéo du Bosniaque Dejan VEKIC faite d'une série de photos en noir et blanc prises lors du siège et du bombardement à Sarajevo en ayant soin d'éviter le compte rendu à sensation.

La Chinoise CHEN Yan Yin montre 600 roses rouges sur une table étroite qui sont perfusées par 600 bouteilles d'eau, comme au bloc opératoire, le tout voilé toutes les 30 secondes par un épais brouillard ne laissant plus flotter que leur odeur entêtante.

Le Grec Nikos TRANOS permet de laisser une trace acoustique de son passage en tirant la corde de la boîte à musique de 300 maisonnettes de sucre blanc suspendues au plafond.

La Française Isabelle AZAÏS matérialise la présence humaine par des mobiles figuratifs, témoins d'un passage imaginaire.

L'Indonésien Heri DONO rompt les limites qu'imposent les formes artistiques conventionnelles de son pays, introduisant dans son travail un caractère humoristique, nouveau et grotesque.

Et mentionnons enfin la trace de la performance de Serge PEY, inventeur d'une poésie troubadouresque à la fois savante et populaire et créateur du *Festival de Poésies Contemporaines* de Toulouse.

Belle proposition, même si tout n'est pas de qualité égale, cela permet de pallier le léger goût d'amertume laissé par le manque d'œuvres plastiques de cette X^e *Documenta* dont on espère simplement que l'existence ne sera pas remise en cause...

Gageons que la Biennale de Lyon, troisième manifestation importante de l'été, saura relever grâce à Harald SZEEMANN le niveau des deux autres, bien que la rumeur circule déjà que la plupart des œuvres auront un air de « déjà vu » et qu'elle est organisée pour attirer un maximum de touristes, afin de peupler le désert estival lyonnais. Le réseau constitué par les étudiants des diverses écoles d'art et le public scolaire sera en vacances, cela représente environ 20 000 personnes... en moins. *Dur challenge* pour Thierry RASPAIL et Thierry PRAT !

